

PROLOGUE

PARALYSÉE PAR LA PEUR, la jeune femme hésita quelques secondes avant de réagir. Vite, elle referma la porte et tira sur le levier. C'était probablement le seul geste dont elle se souvenait. Onze ans s'étaient écoulés. Onze longues années à espérer revoir un jour les siens. À se repasser en mémoire les quelques images qui lui étaient restées de sa capture.

Elle s'était recroquevillée dans un coin, les yeux rivés à la porte de métal, frottant sa main endolorie. Elle l'avait *frappé*. S'il la rattrapait, il la tuerait. Elle ne put empêcher un frisson de courir le long de son échine à cette pensée. Son seul espoir était la fuite. Plus vite elle rejoindrait sa famille, plus vite elle serait en sécurité.

Au bout d'une interminable minute dans un silence entrecoupé seulement par sa respiration saccadée, elle se décida à ouvrir la porte. La montée d'adrénaline qu'elle avait ressentie un peu plus tôt avait décuplé ses forces durant quelques dizaines de secondes, mais à présent ses jambes cotonneuses la soutenaient à peine et elle eut du mal à repousser le lourd battant de métal. Sans compter qu'elle n'osait affirmer ses gestes, certaine qu'une main allait bientôt se glisser dans l'ouverture et l'empoigner pour la tirer hors de la Machine et lui donner la punition qu'elle méritait. Enfin, la voie fut libre et elle se décida à quitter la protection relative du volumineux cylindre. D'abord très prudente, elle s'enhardit lorsqu'elle se rendit compte qu'elle était seule. En quelques pas rapides, elle s'écarta de la Machine, avant de s'autoriser à balayer les lieux du regard. Cette immense salle aux murs gris et aux relents d'humidité ne lui rappelait rien. Avant que la panique ne la reprenne, elle se raisonna : onze ans avaient passé. À l'époque, elle n'était qu'une enfant de six ans, terrifiée et à moitié abruti de faim et de fatigue. Dès qu'elle aurait quitté cet endroit, tout lui reviendrait, c'était certain.

Il le fallait.

D'un pas plus assuré, elle se dirigea vers l'entrée d'un couloir mal éclairé, qu'elle traversa sans tarder, la peau parcourue de frissons. Cette fois-ci, ce n'était plus la peur : l'air était glacial et l'humidité ruisselant sur les murs n'arrangeait rien. Elle frictionna ses avant-bras couverts de chair de poule, sans cesser d'avancer en direction de ce qu'elle pensait être la sortie. La légère pente ne tarda pas à l'essouffler, pourtant elle refusait de s'arrêter, même un instant, pour tenter de retrouver une respiration régulière. Plusieurs fois, elle regarda par-dessus son épaule, pétrie d'angoisse. Pour le moment, elle n'était pas suivie. Cela ne durerait sans doute pas, il lui fallait mettre à profit cette avance pour s'éloigner le plus possible de cet endroit.

Arrivée dans un cul-de-sac, elle sentit la panique l'envahir. Derrière elle, toujours personne. Fébrile, elle chercha des yeux un bouton, un levier, une poignée, quelque chose. Elle était certaine qu'elle se trouvait devant la seule issue, il était impensable que cet endroit ne s'ouvre pas sur l'extérieur. Elle y était bien entrée, onze ans plus tôt ! Le mur qui lui barrait le passage n'en était pas un : il avait le toucher lisse et glacé du métal. Il s'escamotait forcément ! Au palais, il y avait tant de ces passages secrets... Nato et elle en connaissaient quelques-uns et avaient perdu de nombreuses heures à essayer d'en découvrir de nouveaux, sans grand succès.

Sur les murs, des symboles d'un jaune mangé par les moisissures avaient été peints à vingt centimètres du plafond. Même si ceux-ci lui paraissaient familiers, ils avaient été trop endommagés par l'humidité pour qu'elle puisse en tirer quoi que ce soit. De toute manière, pour l'heure, une seule chose lui importait : quitter cet endroit.

Enfin, après quelques minutes qui lui parurent des heures, elle découvrit une poignée dans un renforcement du mur, à trois mètres du pan de métal. Elle poussa vers le bas, puis vers le haut avant de la tirer vers elle non sans mal. Un grondement retentit et son cœur manqua un battement. Chancelante, elle dut se retenir à la paroi. Elle s'accorda une minute entière pour ralentir sa respiration et se ressaisir, puis reprit son chemin après un dernier regard derrière elle. L'air frais lui fouetta le visage et elle sourit.

Onze ans après son enlèvement, elle était de retour chez elle.

CHAPITRE PREMIER

14-03-2430, *Alia*

ELLE AVAIT L'IMPRESSION qu'elle marchait depuis des heures. Ses jambes endolories et à moitié engourdis par le froid avaient de plus en plus de peine à la porter. Plusieurs fois déjà, elle avait presque cédé à l'envie de s'asseoir sur le sol boueux et d'attendre. De toute manière, ils la retrouveraient...

Tout son courage, toute sa motivation avaient disparu lorsqu'elle s'était rendu compte que tout serait bien plus compliqué que ce qu'elle avait d'abord imaginé. Une seule chose avait compté : fuir. L'occasion ne se serait plus jamais présentée et elle avait saisi sa chance, sans réfléchir. Elle n'avait pas pensé à la fatigue, à la faim, à la douleur. Elle n'avait pas non plus réalisé qu'une fuite dans la forêt n'était pas compatible avec la naissance toute proche de ses enfants. Deux semaines. C'est ce que le Père avait annoncé. Mais les crampes qu'elle ressentait ne laissaient guère de place au doute... Elle devait s'arrêter, se reposer ne serait-ce qu'une heure, sinon ces quelques contractions irrégulières risquaient de déclencher le début du travail.

S'appuyant contre un tronc, elle scruta les alentours : des arbres, rien que des arbres, aussi loin que se portait son regard. Dans la noirceur de la forêt, elle ne distinguait pas la moindre lueur ni le plus petit signe de civilisation. Elle leva la tête : entre les branches, le coin de ciel qu'elle apercevait s'assombrissait déjà. Après onze ans passés en captivité, loin de la lumière du jour, elle n'aurait su dire combien de temps il lui restait avant que la nuit tombe, mais ce ne serait de toute manière pas suffisant. Aucun bruit de pas, aucun signe de vie autre que les cris des animaux, et pourtant elle était certaine d'être suivie. Le Fils, évidemment. Qui sait ce qu'il lui ferait lorsqu'il l'aurait rattrapée !

Dans l'immédiat, elle préférait ne pas y penser; sa situation était déjà assez critique.

S'éloigner le plus possible du Passage et de la Machine avait été sa préoccupation principale, il lui fallait toutefois se reprendre et se fixer un but. Elle ne pouvait pas continuer à l'aveugle, elle finirait par tourner en rond. Elle essayait de se concentrer, tentait de dénicher des indices qui lui permettraient de rejoindre le palais; rien autour d'elle ne faisait remonter ses souvenirs à la surface. Après toutes ces années, comment avait-elle pu imaginer qu'elle retrouverait ses points de repère ? Elle n'avait que six ans... À l'époque, la forêt lui avait paru immense; elle avait toujours eu la crainte de se perdre, mêlée à l'excitation de l'inconnu. Elle ne s'écartait alors que rarement de sa sœur, qui tenait à suivre les sentiers. Mais des sentiers, elle avait beau chercher, il n'y en avait pas.

Elle tâcha de faire le vide dans son esprit et s'efforça de percevoir une aura télépathique. La douleur et son souffle encore rauque ne l'aidaient pas beaucoup, monopolisant une grande partie de son attention. Elle n'avait jamais été très douée pour cela, au contraire de son frère et de sa sœur. Peut-être aurait-elle fini, après des années de pratique, par développer son potentiel si sa vie s'était déroulée comme elle l'aurait dû. Elle devait néanmoins faire avec ce qu'elle avait, à savoir pas grand-chose.

Il lui sembla sentir une présence; elle pria pour que ce ne soit pas celle du Fils. Baissant les yeux sur son bras gauche, elle tritura le bracelet noir à son poignet. Où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse, ils la retrouveraient. Le désespoir l'envahit à nouveau. Découragée, elle jeta un regard dans la direction où son esprit paraissait vouloir la guider. Si elle parvenait à regagner le palais avant qu'ils ne la rattrapent, elle serait en sécurité. Elle sortirait enfin de ce calvaire. Jamais ils n'auraient l'audace de revenir la chercher, et ses parents la protégeraient. Quelles étaient ses chances ? *Quelles qu'elles soient, elles diminuent de seconde en seconde...* Elle mordit sa lèvre inférieure jusqu'à sentir le goût métallique du sang dans sa bouche. La douleur aiguë l'aida à se ressaisir et elle s'écarta enfin du tronc. *Allez, dépêche-toi un peu, prends une décision, ne reste pas plantée là ! Si c'était pour venir t'asseoir au milieu de la forêt et attendre sagement qu'ils viennent te récupérer, ce n'était pas la peine de faire tous ces efforts !*

Un point vert se dessina sur l'écran et un signal retentit. Curtis, qui lisait tranquillement son journal, sursauta, manquant de renverser la tasse de café brûlant qu'il avait en main. Il se précipita à son poste. À côté de lui, Harry l'imita. Les sourcils froncés, il pianota sur le clavier de l'ordinateur et fit s'étendre sur la totalité des écrans une immense carte de Gonara, la forêt qui recouvrait près d'un quart des Hautes Terres. Un carré lumineux clignotait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura-t-il, secouant la tête. Hé, viens voir, Harry !

— J'ai la même chose de mon côté. Je me demande s'il ne s'agit pas d'un problème dans les circuits.

— Je ne sais pas. Les coordonnées semblent stables. Ça n'a pas l'air d'une activité parasite. Ce n'est pourtant pas une de nos balises, l'ordinateur ne reconnaît pas cette signature.

— Tu penses qu'il pourrait s'agir d'une intrusion toriane ?

— T'es un peu parano, non ?

— Tu sais qu'on ne plaisante pas avec ce genre de choses, lui reprocha Harry.

— Ce sont peut-être simplement des promeneurs.

— Si loin de la ville ?

— Un groupe en randonnée, alors !

— Tu viens de me dire que l'ordinateur ne reconnaissait pas la balise.

— Alors quoi, tu as une idée ?

— Le Centre météorologique vient d'annoncer un brusque changement de temps. Il semblerait qu'une tempête de force dix se prépare, l'informa Harry sans tenir compte de sa question, les yeux rivés sur son écran.

— Force... dix ?

— Je sais, moi aussi je me suis demandé s'ils se payaient notre tête. Mais non. Ils sont absolument certains de leurs mesures.

— Tout de même, force dix, il y aurait eu des signes avant-coureurs, non ? Les habitants ont été prévenus ?

— Je crois qu'ils s'apprêtent à donner l'état d'alerte... Oui, ils viennent de commencer une transmission.

Il alluma le poste de télévision.

«... force dix sur l'échelle de Beaufort. Ne paniquez pas. La tempête est localisée au centre de la forêt de Gonara, à deux cents kilomètres de toute habitation. Nous vous demandons de ne pas quitter vos appartements, d'éviter d'utiliser vos véhicules dans la mesure du possible, et surtout, de rester calmes. Des vents violents souffleront sur Lambda 1, à

partir de la fin de l'après-midi. Je répète, les dégâts seront principalement limités à la forêt de Gonara. Suivez l'évolution de la tempête sur la chaîne météo. C'était Linus Johnsson, du Centre météorologique. Merci de votre attention. Tout de suite, nous reprenons notre programme, avec la suite des aventures de Chris et Val, le...»

Harry coupa le son, le front barré d'un pli soucieux.

—Je ne sais pas ce que ce signal signifie, Curtis, mais nous ne pouvons pas envoyer une équipe là-bas. Pas avec un vent pareil.

—Bien sûr que non. Qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

—Je crois que, pour le moment, le plus important est de se concentrer sur la tempête. Fais un enregistrement de ce signal, on verra bien comment ça évolue. Au pire, les équipes vérifieront lorsque tout danger sera écarté, si cela persiste. Mais tu as raison, j'ai peut-être parlé un peu vite : il est peu probable qu'il s'agisse d'une intrusion toriane. Ils n'auraient pas pu apparaître comme ça au beau milieu de la forêt, et ne seraient sans doute pas idiots au point de signaler leur position. Tu sais, les machines sont loin d'être neuves, il peut très bien s'agir d'un artefact lié à la tempête. Tu devrais envoyer un message à ECO II pour obtenir une confirmation de l'anomalie. Ainsi, nous serons fixés.

Curtis hocha la tête et s'exécuta, puis commanda un suivi informatique de la position de ce qui avait tout l'air d'être une balise. Pour l'instant, le signal ne bougeait pas; il se demanda si l'objet pouvait dater de l'époque de la colonisation : peut-être avait-il été perdu ou enterré. Un animal aurait très bien pu l'activer. Cette hypothèse lui paraissait plus plausible que celle d'une intrusion toriane, et surtout, bien moins anxiogène. Il se remit au travail. Avec cette soudaine tempête, il y aurait sans doute d'immenses dégâts, dont il faudrait s'occuper le plus rapidement possible. Les équipes ECO ne chômeraient pas.

La nuit était tombée depuis longtemps, pourtant la jeune femme continuait à marcher. Lentement, certes, mais au moins elle avançait. La pluie s'était déchaînée quelques heures auparavant, puis s'était calmée pour laisser la place à un vent glacial. Le tissu trempé de ses vêtements collait à sa peau et elle claquait des dents. Le sort s'acharnait sur elle, ce n'était pas possible autrement ! Du plus loin qu'elle se souvienne, jamais elle n'avait eu aussi froid. Ses doigts engourdis ne sentaient plus les entailles que lui infligeaient les ronces rencontrées sur son chemin, c'était bien le seul point positif. Même si elle voyait plutôt bien dans l'obscurité, elle avait beaucoup de mal à progresser : entre les feuilles glissantes, les

racines à demi dissimulées dans le sol boueux et les branchages qui lui fouettaient parfois le visage, l'avancée était laborieuse. Elle savait qu'elle aurait dû s'arrêter, se mettre à l'abri du vent, pourtant la menace derrière elle était bien trop présente. Ils la suivaient, elle en était sûre : quelques minutes auparavant, elle avait cru entendre une voix percer le vacarme de la tempête. Même si ce n'était sans doute que le vent, cela avait suffi à la convaincre de continuer à marcher. Pour éviter de tourner en rond, elle tentait de percevoir la présence qu'elle avait détectée plus tôt dans la journée. Elle avait tout d'abord cru qu'il s'agissait du Fils, avant de balayer cette hypothèse : il l'aurait déjà rattrapée. Mais la très faible aura télépathique qui effleurait son esprit par intermittence était difficile à déceler, et plus elle se concentrait, plus elle sentait ses forces la quitter. Elle ne pouvait se permettre de perdre conscience au milieu de cette forêt. Pas dans son état. Pas avec le monstre et son fils qui la suivaient.

Les arbres gémissaient, secoués par des rafales rugissantes. Partout autour d'elle, des craquements secs retentissaient. Elle vacillait parfois, manquait de glisser sur l'herbe traîtresse, et se rattrapa plusieurs fois de justesse à une branche. Depuis près d'une demi-heure, elle s'était découvert un nouvel ennemi : les buissons épineux. Du mieux qu'elle le pouvait, elle cherchait à s'y frayer un chemin, mais les épines avaient bien entamé ses vêtements et mis sa peau à vif par endroits.

Alors que les buissons semblaient enfin s'espacer et lui offrir un peu de répit, la pluie se remit à tomber. Décidément, les éléments eux-mêmes étaient contre elle. Pourquoi avait-elle fui, pourquoi ?! Qui sait où le Fils avait eu l'intention de l'emmener; cela n'aurait pas pu être pire que ce qu'elle vivait à présent !

— Arrête ça tout de suite, souffla-t-elle entre ses dents. Tu veux qu'ils te rattrapent, hein ? C'est ça que tu veux ? Tu veux finir comme Nato ? Un peu de courage !

Elle pinça son avant-bras avec autant de force que le lui permettaient ses doigts engourdis puis releva la tête, déterminée. Elle y arriverait. Elle ne se laisserait pas abattre. Ils voulaient s'amuser avec elle ? Eh bien qu'ils le fassent, elle n'allait certainement pas leur faciliter la tâche. Ils ne la rattraperaient pas comme ça !

— Curtis, je viens d'avoir une transmission du Centre météorologique. Il confirme l'anomalie.

Curtis rejoignit son collègue et lut le message qu'il venait de recevoir. Il secoua la tête, perplexe.

—Je ne vois vraiment pas ce que ça peut être... En plus, à présent, ça se déplace. Pas possible que ça vienne de la tempête. Si ce signal n'est pas dû à nos appareils, alors je n'ai pas la moindre idée de ce qui peut causer ce phénomène...

—Moi non plus, mais une chose est certaine : les militaires ne vont pas tarder à aller mettre leur nez là-dedans...

—Les militaires ? Pourquoi ?

—Imagine que ce soit une nouvelle arme toriane... Ou un vaisseau ennemi... Ou n'importe quoi de non-alien...

—C'est vrai, je n'avais pas pensé à cette éventualité. Mais tout de même, tu penses vraiment que...

Un bruit étrange leur fit soudain tourner la tête. Dans un coin du bureau, une vieille et poussive imprimante venait de cracher une feuille. Curtis s'approcha de la machine.

—Je ne savais même pas qu'on avait ce truc...

—Protocole de sécurité pour les transmissions militaires, justement.

Harry saisit la feuille que Curtis lui tendait. Le message était écrit en capitales, dans une encre si pâle qu'elle en était difficilement lisible.

UNITÉ MILITAIRE 25 À ECO I : ANOMALIE DÉTECTÉE
GONARA SECTEUR 317. VEUILLEZ ENVOYER ÉQUIPE
ET FAIRE SUIVRE RAPPORT. TERMINÉ.

—Pourquoi les militaires nous contactent nous ? demanda Curtis. Ils n'ont pas des gens plus qualifiés sous la main ?

—Nos équipes connaissent l'endroit, ont l'habitude de la forêt. Les militaires savent que nous nous sommes occupés des études de terrain pour AgroVal.

—Du coup, on fait quoi ?

—Rien. On n'envoie pas d'équipe. Aucun hélicoptère ne peut circuler avec cette tempête. Et si nous envoyons des hommes à pied, ils ne seront pas sur place avant une dizaine d'heures au moins, s'ils survivent. Pour l'instant, le vent a atteint la force huit, mais selon le Centre météo, il va encore augmenter.

—Entendu. Après tout, s'ils sont pressés, ils n'ont qu'à envoyer une de leurs équipes.

—Je ne doute pas une seule seconde qu'ils l'aient fait... S'ils veulent mettre leurs hommes en danger, c'est leur problème. Les nôtres restent ici.

Il pianota sur son terminal et accéda au mode de communication ultra-sécurisé qui lui permettrait de répondre aux militaires. Curtis le regardait faire, intrigué et plutôt soulagé de ne pas s'être retrouvé seul dans une situation aussi inhabituelle.

Des éclairs transperçaient les ténèbres et les grondements du tonnerre faisaient trembler le sol sous ses pieds. À présent, être suivie ou pas était devenu le cadet de ses soucis. Elle frissonnait sans discontinuer et ne se préoccupait même plus de savoir où elle allait. De toute façon, elle était trop faible pour encore être capable de détecter l'aura télépathique qui aurait dû la mener vers son salut. Ce qui comptait désormais, c'était trouver un abri où elle pourrait se blottir sur elle-même, échapper à la pluie et au froid, se protéger de l'orage. Elle profitait des éclairs pour scruter les alentours. Rien d'autre que des arbres, évidemment. Ses mèches rousses collées à son front lui tombaient parfois dans les yeux; elle les chassait d'un geste machinal, à demi aveuglée par la pluie battante.

Elle se mit à chantonner doucement la seule comptine qu'elle avait gardée de son enfance; dans le vacarme de la tempête, personne ne risquait de l'entendre, et cette chanson lui rappelait sa mère. Maigre réconfort dans la situation présente, cependant elle avait besoin de se sentir un peu moins seule. Même si elle tentait de se convaincre du contraire, elle savait qu'elle était perdue. Transie de froid, elle mettait un pied devant l'autre mue par la peur de sombrer dans l'inconscience : elle n'avait pas l'habitude de tant d'efforts physiques et son dernier repas remontait à une bonne dizaine d'heures. Elle n'avait pas pensé un seul instant à prendre des provisions. Où les aurait-elle trouvées, de toute manière ? Peut-être aurait-elle dû fouiller les armoires de la salle de la Machine... Mais tout ce qui avait importé alors, c'était mettre le plus de distance possible entre elle et le Passage. De plus en plus souvent, des étourdissements la forçaient à prendre appui contre un tronc, et elle avait plusieurs fois failli céder à l'impulsion de se laisser tomber sur le sol pour attendre qu'ils viennent la récupérer. Cette pensée revenait par vagues, lancinante.

Jamais elle n'aurait pu imaginer que ce serait si dur; naïve, elle avait cru qu'elle trouverait tout de suite des gens, qu'ils la protégeraient, la ramèneraient au palais. Mais des gens, il n'y en avait pas. Elle était seule face à l'inconnu, une jeune femme sans défense à deux semaines de son terme. Elle n'aurait jamais dû fuir ! Qu'est-ce qui lui avait pris ? Elle était au chaud, protégée... On la nourrissait plus ou moins régulièrement, elle

avait un lit où dormir. Les injections et les traitements étaient parfois douloureux, néanmoins, la plupart du temps, elle ne pouvait se plaindre que d'une chose : on lui avait arraché sa liberté. Durant toutes ces années, elle n'avait eu de cesse d'espérer un jour quitter le Laboratoire et retrouver les siens. Aujourd'hui, l'occasion s'était enfin présentée. Si elle avait laissé passer sa chance, elle ne se le serait jamais pardonné.

Une branche se détacha soudain avec un long craquement. Elle tomba à quelques mètres d'elle, dans un fracas épouvantable qui parvint même à couvrir les rugissements du vent. La montée d'adrénaline lui donna des forces et elle s'éloigna aussi vite qu'elle le pouvait. Les buissons qu'elle avait tant haïs quelques heures plus tôt étaient de retour et elle se retrouva arrêtée par une barrière d'épines qui lui lacérèrent les mains. Elle se figea, ne sachant plus que faire. Avait-elle tourné en rond ? Autour d'elle, les arbres se dressaient, menaçants, leurs troncs tordus dans un rictus hideux, leurs silhouettes décharnées aux longues griffes tranchant dans la lueur blafarde des éclairs... Elle détestait cette forêt, et était bien décidée à ne pas s'y laisser piéger une seconde fois. Avec des gestes lents, elle recula et se dégagea des ronces, les dents serrées. Son dos n'était plus que douleur : son ventre lourd et tendu l'attirait vers le sol et elle devait forcer sur ses muscles pour garder son équilibre alors que les rafales redoublaient de puissance. Elle s'adossa à un arbre pour reprendre son souffle, le visage giflé de gouttes glacées. Les bébés s'agitaient, donnaient des coups de pied, n'appréciant pas le rude traitement qui leur était soudain infligé. Elle ne les comprenait que trop.

— Calmez-vous, mes chéris, c'est bientôt fini...

Elle posa une main sur son ventre. Qu'allait-elle faire d'eux ? Même si elle parvenait à retrouver ses parents, elle était désormais souillée. Jamais ils n'accepteraient qu'elle garde les enfants que le monstre et son fils avaient mis en elle. Ferait-elle le choix de renoncer à sa famille pour rester auprès d'eux ? Elle avait vu ce qu'étaient devenus le Fils et la Fille : le Père avait fait d'eux des monstres. Jamais elle ne supporterait de voir ses enfants leur ressembler, elle préférerait encore les tuer de ses propres mains. Mais loin de l'influence néfaste de cet homme cruel, ils seraient sans doute bien différents. Si elle arrivait à rejoindre les siens, si elle élevait les jumeaux avec amour et tendresse... Avant cela, il lui fallait sortir de cette forêt.

Elle savait que le Père n'abandonnerait pas si vite. Pas après toute l'énergie qu'il avait mise dans son *projet*, non. Pas après toutes ces années de captivité. Elle n'avait probablement aucune importance pour lui,

toutefois c'était loin d'être le cas des enfants qu'elle portait en elle. La laisser s'enfuir, emportant avec elle le résultat de mois, d'années de recherches ? C'était insensé. Elle ne lui échapperait pas, à moins d'un miracle. Et le miracle n'avait pas l'air de vouloir se produire. Elle frissonna, rattrapée par le désespoir de sa situation, avant de se remettre à marcher. Les arbres vacillèrent soudain et se jetèrent sur elle avec leurs branches acérées, prêts à la mettre en pièces. Elle hurla et ferma les yeux, les bras devant son visage pour se protéger du choc, qui ne vint pas. Le cœur affolé, elle n'osa pas relever les paupières avant une bonne dizaine de secondes. Puis, elle comprit que la faim et la fatigue la faisaient délirer. Elle n'aurait pas cru que la situation pouvait encore empirer, et pourtant... La peur la gagnait petit à petit, s'infiltrait au plus profond d'elle-même, s'agrippait à chaque fibre de son corps, refusait de la laisser en paix, malgré ses efforts pour se convaincre qu'elle avait encore une chance de s'en sortir. Cette horrible forêt ne finirait-elle donc jamais ?

À plusieurs reprises, elle avait entendu un hurlement strident. Elle avait essayé de se persuader qu'il ne s'agissait que du vent, néanmoins, au fond d'elle-même, elle savait bien qu'une femme sur le point d'accoucher était une proie facile. Les bêtes sauvages suivaient sans doute sa trace depuis des heures, attendant que la fatigue finisse par la terrasser. La seule pensée qui la rassurait était que le Fils l'empêcherait de se faire dévorer, s'il était à ses trousses. Encore que... Il l'avait toujours détestée. Peut-être même l'avait-il volontairement laissée s'échapper.

Elle tâtonnait, s'accrochait aux feuilles, aux branches, cherchant un abri, une petite cavité rocheuse ou un quelconque endroit protégé de la pluie, mais surtout du vent et du froid. Pourquoi était-ce si dur ? Toute sa vie n'avait été que souffrance, depuis ce terrible jour, alors qu'elle n'avait que six ans. Onze longues années... N'avait-elle pas droit à un peu de répit ? Qu'avait-elle donc fait pour mériter ça ?

Une douleur fulgurante lui traversa le bas-ventre... Elle se plia en deux en serrant les dents, étouffant un gémissement. La douleur s'atténua, jusqu'à disparaître enfin. C'était loin d'être la première contraction, et il y avait déjà eu plusieurs fausses alertes. Celle-ci était toutefois la plus douloureuse, et cela n'augurait rien de bon. Elle refusait l'éventualité que l'accouchement puisse se produire plus tôt que prévu, et dans de pareilles conditions. Le Père avait pourtant décrété que les bébés ne naîtraient pas avant quinze jours au moins ! Sa fuite et sa course effrénée dans la forêt n'avaient rien arrangé. Elle ne pouvait plus nier la réalité : le travail avait débuté.

— Il ne manquait plus que ça, marmonna-t-elle. Cela ne suffisait pas d'être perdue dans la tempête au milieu de nulle part sans nourriture, d'être poursuivie, non ! Il fallait que les bébés arrivent *maintenant* !

Elle craqua, se laissa glisser au sol, les genoux et le menton dans la boue, ses joues livides barbouillées des larmes qu'elle ne pouvait plus contenir.

— Amène-toi, puisque tu n'attends que ça ! J'arrête ! J'abandonne ! Tu es content ? Tu as eu ce que tu voulais ? Viens me chercher, je sais que tu n'es pas loin. Je ne m'enfuirai plus, je te le promets, j'ai compris la leçon, je t'en supplie... J'ai froid, j'ai mal. Ramène-moi à la maison, s'il te plaît ! cria-t-elle pour couvrir le bruit du vent.

Mais personne ne lui répondit. Elle dut se rendre à l'évidence : si le Fils ou le Père étaient là, ils avaient sans doute décidé que sa punition n'était pas terminée et ne l'aideraient pas. Après quelques minutes, elle se redressa et essuya la boue qui maculait son visage. S'aidant d'une branche basse, elle se releva avec peine, puis reprit son avancée, ses pieds mouillés et glacés devenus presque insensibles.

Elle avançait sans même regarder où elle allait, sans même essayer de se protéger de l'averse – ou plutôt du déluge. Jamais elle n'avait vu les éléments se déchaîner ainsi. Elle avait abandonné tout espoir et posait un pied devant l'autre, en se disant chaque fois que ce pas-là serait le dernier... Les contractions étaient de plus en plus rapprochées, à présent. Mais elle ne s'arrêtait pas ; son instinct de survie la poussait à continuer, même si elle délirait de fièvre et de faim...

Elle se retrouva soudain devant un talus plutôt raide. Le découragement l'envahit. À nouveau, la tentation d'abandonner et de se coucher sur le sol fut grande. Ne pas y céder devenait plus difficile d'heure en heure. À cause de la pluie, la visibilité était quasi nulle. Elle avait toutefois l'impression qu'il n'y avait aucun moyen de contourner cette pente ; il lui faudrait redoubler de précautions pour la descendre. Elle s'accrocha à une branche et avança avec la plus grande prudence. La terre ne parvenait pas à absorber toute cette eau, et le sol spongieux avalait ses bottes, lui demandant un effort très éprouvant pour mettre un pied devant l'autre. D'un autre côté, elle ne glissait pas, c'était déjà ça.

Elle lâcha la branche et s'accrocha à un tronc. En regardant par-dessus son épaule, elle constata qu'elle avait à peine progressé de quelques mètres. Il lui restait deux bons tiers de la pente à descendre. Elle ferma les yeux un instant, s'efforça de rassembler son courage. Déterminée, elle chercha une nouvelle branche pour l'aider dans son avancée et

en découvrit une à un mètre d'elle à peine. Avec lenteur, elle dégagait sa botte et se pencha en avant. Une protubérance dans la boue – sans doute un gros caillou – lui offrit un point d'appui idéal. Elle y mit tout son poids et bascula en avant pour attraper la branche. Elle sourit quand ses doigts se refermèrent sur le bois, mais la pointe se brisa dans un craquement sec et elle fut entraînée par son élan. Elle eut le réflexe de se tourner et ce fut l'os de son bassin puis son épaule qui reçurent le choc, heureusement atténué par la couche de boue. Elle glissa sur quelques mètres, recroquevillée en position fœtale pour protéger les bébés.

La douleur l'empêcha de se relever. Son bras gauche restait inerte et tenter de le bouger la mit au supplice. Elle réussit à glisser l'autre sous sa joue pour dégager son visage de la boue. La pluie continuait de se déverser, plus forte. Si elle n'arrivait pas à se redresser, elle ne tarderait pas à avoir la tête sous l'eau.

Elle eut l'impression d'entendre un craquement derrière elle et ressentit une présence. Le soulagement l'envahit. Ils l'avaient retrouvée, ils allaient la sortir de cet enfer. Elle attendit la main qui empoignerait ses cheveux ou son bras, et ferma les yeux.

— Tu peux le faire...

Son cœur manqua un battement. De l'éavenien... Son peuple... Elle était sauvée. Pourquoi alors était-elle toujours prostrée dans la boue ? Pourquoi ?

— Relève-toi, tu vas y arriver.

Cette voix... Était-ce possible ? Sa sœur était morte des années auparavant, ce ne pouvait être elle ! Et pourtant... Elle se contorsionna malgré la douleur de son bassin et de son épaule pour se tourner sur le dos et essayer d'apercevoir la femme. La pluie l'aveuglait et ses cheveux avaient été plaqués devant ses yeux, elle ne voyait rien. Dans un effort qui lui parut surhumain, elle les repoussa en arrière. Une forme sombre se tenait devant elle. Était-elle en train de délirer ? Nato était morte, c'était impossible !

La femme s'approcha d'elle, le visage masqué par une lourde capuche noire. Elle s'agenouilla à sa gauche et avança une main vers le bras qui refusait de lui obéir et qui la faisait tant souffrir.

— Nato ? C'est bien toi ? Laisse-moi te regarder...

Sans un mot, celle qu'elle croyait être sa sœur empoigna le membre inerte des deux mains et tira dessus d'un coup sec. Elle ne put s'empêcher de hurler, mais la douleur diminua presque aussitôt. À présent, elle pouvait plier ses doigts et remuer son poignet. Quoi que la femme

ait fait, cela n'avait pas été dans le but de la blesser, comme elle l'avait craint l'espace d'un instant. Lorsque celle-ci reprit son bras, une douce chaleur l'envahit. Elle eut beaucoup moins mal et se détendit quelque peu. Avec un reste de méfiance, elle tenta de s'appuyer sur sa main gauche. Même si la manœuvre la faisait souffrir, son bras ne fléchissait pas sous son poids et la douleur était tolérable.

Lorsqu'elle reporta son attention sur la femme, celle-ci avait disparu. Avait-elle rêvé ? La douleur et la fièvre lui causaient-elles des hallucinations ? Elle avait vu sa sœur mourir sous ses yeux... Et une personne réelle ne l'aurait pas laissée seule dans la forêt, couchée dans la boue. Elle l'aurait secourue. C'était forcément une hallucination. Et son bras ? Elle tâta son épaule avec précaution. Le choc avait paralysé le membre et la sensation était revenue, il n'y avait pas d'autre explication. Elle l'appela à plusieurs reprises, priant pour la voir réapparaître. Peine perdue, cette femme était bien le fruit de son imagination. Mais si son esprit s'était donné tout ce mal pour l'aider à retrouver un peu d'espoir, elle n'avait pas le droit d'abandonner. Des forces qu'elle ne soupçonnait pas semblaient lui être revenues et elle se releva avec difficulté. Elle était parvenue à passer l'obstacle de la pente, même si ce n'avait pas été de la manière dont elle l'aurait souhaité. Elle pouvait maintenant continuer son chemin.

Les bébés s'agitaient. Leurs coups de pieds étaient pénibles, cependant ils signifiaient que les jumeaux vivaient toujours, et c'était le plus important. Elle posa ses mains sur son ventre pour les calmer et leur murmura des mots doux qui se perdirent dans le vacarme de la tempête. Curieusement, les contractions, très rapprochées avant sa chute, semblaient avoir cessé.

Soudain, un éclair déchira le ciel noir et, l'espace d'un instant, les ténèbres s'illuminèrent. Elle aperçut une cavité dans une paroi rocheuse non loin de là et se précipita dans cette direction avec l'énergie du désespoir. Elle arracha frénétiquement de son bras valide les broussailles et les hautes herbes qui lui barraient le passage, acheva son pull en passant dans un bosquet épineux, faillit glisser dans la boue à plusieurs reprises; le roulement du tonnerre ne s'était pas encore tu qu'elle ne se trouvait plus qu'à quelques mètres de la paroi. Il s'agissait du pied d'une falaise assez haute. Comment allait-elle bien pouvoir faire pour grimper jusqu'à la petite cavité qu'elle avait remarquée ? D'abord la pente, maintenant la paroi rocheuse... Qu'allait-elle découvrir ensuite ? Épuisée comme elle l'était, si proche de l'accouchement, elle ne pouvait quand même pas songer à escalader les rochers ! Il n'y avait pas d'autre moyen d'accès...

Fallait-il qu'elle échoue si lamentablement, aussi près du but ? Elle avait *besoin* de cet abri, il en allait de sa survie ! Prête à craquer à nouveau, elle cherchait une solution, paniquée, se retournant de tous les côtés, l'abattement la gagnant petit à petit. Un instant, elle avait retrouvé l'espoir de s'en sortir... Il eût pourtant suffi que la cavité soit à peine quelques dizaines de centimètres plus bas, elle aurait alors pu se hisser à l'intérieur ! Elle scrutait la pénombre en espérant découvrir quelque chose d'assez léger et d'assez haut pour qu'elle puisse le tirer jusqu'à la paroi puis y grimper – et avec l'idée un peu folle que la femme ait été bien réelle et réapparaisse –, cependant il n'y avait rien d'autre que des arbres. Des arbres, toujours des arbres. Depuis des heures, il n'y avait plus que cela dans son champ de vision.

— Saletés d'arbres ! Je vous déteste ! Je vous *déteste* !

Le son de sa voix se perdit dans le grondement du tonnerre. Elle frappa l'écorce de son poing serré pour faire passer la douleur lancinante qui habitait son corps tout entier, pour ne plus penser à ce qui adviendrait d'elle quand le moment serait venu. Échouer si près du but, pour quelques malheureuses dizaines de centimètres, c'était trop injuste !

La foudre tomba sur un arbre à quelques mètres d'elle ; celui-ci s'ouvrit en deux dans un vacarme abominable de craquements et de déchirements, avant que chaque moitié n'accompagne sa chute d'un fracas de branches brisées. La résine prit feu d'un coup et il commença à se consumer lentement malgré la pluie torrentielle, éclairant l'obscurité de flammes vacillantes et de braises rougeoyantes. Elle sentait la chaleur la pénétrer, ranimer chaque muscle glacé et engourdi. Elle s'approcha, les yeux brillants, la lueur orangée du feu faisant luire son visage mouillé et ses courtes boucles rousses. De la chaleur... De la lumière...

Un coup de tonnerre assourdissant la fit sursauter. Elle se retourna, pour voir la foudre abattre un arbre, puis un autre, et encore un autre. La forêt était à présent illuminée par des dizaines d'éclairs qui déchiraient le ciel noir et couvraient les hurlements du vent qui avait repris de plus belle. La jeune femme, à travers la brume cotonneuse dans laquelle elle s'enfonçait peu à peu, vit un arbre tomber avant de s'écraser sur la paroi rocheuse, juste sous la cavité qu'elle désespérait d'atteindre. Le cœur battant à tout rompre d'avoir échappé de si près à la mort, elle sortit de sa torpeur puis grimpa sur l'énorme tronc en essayant de se servir le moins possible de son bras gauche. Elle se rattrapa de justesse à un nœud du bois quand ses pieds glissèrent sur l'écorce trempée et crut tourner de l'œil alors que la douleur explosait dans son épaule. Elle resta immobile

presque une minute, puis se reprit. Elle devait se montrer plus forte, elle n'avait quand même pas parcouru tout ce chemin pour rien ! De la main droite, elle s'aïda des branches pour monter; les feuilles mouillées lui restaient parfois entre les doigts et elle dut recommencer plusieurs fois. Enfin, au prix d'un épouvantable effort, elle parvint à s'introduire dans la cavité et s'écroula sur le sol mouillé et glacé, à l'agonie.

Vidée de ses forces, elle resta allongée en tentant de reprendre son souffle, sans trouver le courage de se redresser. Après quelques minutes, elle réussit à ramper jusqu'au fond et eut la surprise de découvrir que ce qu'elle pensait n'être qu'un simple renforcement – une cavité tout au plus – était en fait une petite grotte. Dans sa panique, une seule chose avait compté : se protéger de la tempête. À présent, elle réalisait que cet abri providentiel aurait pu être habité. Son inconscience la sidéra : dans sa situation déjà critique, elle ne pouvait se permettre de prendre de mauvaises décisions. Elle résolut de se montrer plus réfléchie. Pour l'instant, elle voulait juste se reposer.

Elle s'adossa à la paroi et se pelotonna sur elle-même, cherchant quelques secondes la position où la douleur de son bras serait la moins forte possible. Son corps tremblait de froid et de fièvre, ses dents s'entrechoquaient. Frigorifiée, elle regrettait de n'être pas restée un peu plus longtemps auprès de l'arbre en feu et de n'avoir pas ramené avec elle quelques braises. Mais dans quoi les aurait-elle transportées ? Et comment aurait-elle pu faire brûler quoi que ce soit quand tout avait été détrempé par le déluge ? La fatigue la faisait délirer. D'abord cette étrange apparition, maintenant ces pensées ridicules...

Une contraction lui arracha un gémissement. Le répit avait été de courte durée... Elle se demanda combien de temps il lui restait avant l'accouchement, rongée par l'inquiétude. Elle ne se faisait pas d'illusions : elle savait très bien que dès que les bébés seraient nés – encore fallait-il qu'elle parvienne, dans l'état où elle se trouvait, à les mettre au monde seule – ses heures seraient comptées si elle ne recevait aucun soin. Elle était bien trop faible... Et au milieu d'une forêt, qui donc pourrait l'aider ? Autant dire qu'elle était vouée à la mort !

Anéantie par sa longue fuite dans la forêt, elle sombra dans une demi-somnolence, glanant quelques minutes de repos entre chaque contraction, quand elle n'était pas réveillée en sursaut, la peur au ventre, lorsque la foudre tombait proche d'elle ou qu'une rafale de vent la fouettait d'une pluie glaciale.

Harry se frotta les yeux, puis étouffa un bâillement. Il se leva et alla se resservir une tasse de café. Curtis dormait, à demi couché sur son bureau. Il hésita à le réveiller, puis décida de le laisser se reposer encore un peu. La tempête ne se calmerait pas avant plusieurs heures au moins et même l'unité militaire semblait avoir fini par comprendre qu'il était impossible d'envoyer des hommes à Gonara avant que le vent ne soit tombé.

L'anomalie était toujours là et ses coordonnées n'avaient pas changé depuis plus de six heures. Quoi que ce soit, cela ne se déplaçait plus.

La tempête n'avait pas causé d'importants dégâts en ville jusqu'à présent. La plupart des dommages se limitaient à quelques branches tombées sur des véhicules en stationnement et des vitres brisées. Les bâtiments n'avaient pas souffert; pour l'instant, la vague de panique était retombée. Dans moins d'une heure, le jour se lèverait.

Les ingénieurs du Centre météorologique étaient incapables de faire des prévisions. Pour eux, tout cela n'aurait jamais dû avoir lieu. La pluie, oui. Un tel vent, non. Le plus étonnant était qu'une tempête de cette force puisse se produire si loin des côtes.

Harry s'approcha de la fenêtre et secoua la tête. Dehors, les arbres pliaient et se tordaient, mais ce n'était rien en comparaison de ce qui se passait à Gonara.

Tout cela n'était pas normal.

La jeune femme gémissait, recroquevillée sur elle-même, transie. La tempête faisait rage et les sifflements du vent qui perçaient le léger voile de son sommeil délirant la terrifiaient. Elle finit par ouvrir les yeux avant de se redresser à demi. Son bras gauche était encore sensible mais elle pouvait le plier ou s'y appuyer sans hurler.

Les contractions paraissaient s'être espacées à nouveau et la douleur avait diminué depuis qu'elle se tenait tranquille, cependant elle était consciente que l'accouchement ne serait qu'une question d'heures. Elle avait probablement déjà perdu les eaux, même s'il lui était difficile d'en être certaine alors que ses vêtements étaient trempés et qu'elle avait passé des heures sous un véritable déluge.

Le jour se levait, elle commençait à distinguer l'intérieur de la petite grotte. Quelques feuilles détrempées parsemaient le sol; elle s'en saisit et les regroupa pour créer un coussin de fortune. Même protégée de la tempête comme elle l'était, elle n'échappait pas à la pluie glacée. Le vent était beaucoup trop puissant.

Elle tremblait de tous ses membres. Les frissons parcouraient son échine en longues vagues successives, ses dents claquaient sans qu'elle parvienne à les en empêcher. La fièvre, le froid et la faim s'étaient ligués pour torturer son organisme déjà tant malmené.

Il fallait qu'elle dorme, qu'elle récupère quelques forces, sans quoi elle serait incapable de rejoindre la civilisation.

Elle ferma les yeux et essaya de retrouver le sommeil.

— Les unités militaires s'impatientent, fit Curtis en lisant le message qu'il venait de recevoir.

— Eh bien, qu'ils s'impatientent donc, rétorqua Harry d'un air sombre.

— Le vent a baissé. Le Centre météorologique évalue la tempête à une force cinq, à présent.

— Je sais. Tu as planifié les équipes ?

— Oui. Les militaires réclament une vingtaine d'hommes. J'ai prévu quatre équipes.

— Fais voir.

Curtis afficha les noms. Harry fronça les sourcils.

— Trois stagiaires, c'est trop, pour une mission de cette importance.

— Des stagiaires ? Où vois-tu des stagiaires ?

— Warwick, Eisl et Kowalski. Cela fait moins de cinq ans qu'ils sont avec nous. Officiellement, ce sont encore des stagiaires.

— Très bien, je vais les remplacer... Tout ça pour quelques mois ! Ils sont aussi qualifiés que n'importe qui !

— Je le sais bien. Mais crois-moi, si quoi que ce soit se passe mal, ce genre de détail pourra faire toute la différence.

— Nous n'avons pas tellement d'hommes disponibles. Beaucoup sont encore dans les Basses Terres pour l'étude de terrain, et...

— Il y a Johnson. Et Steinbuck. Et...

Il parcourut les listes, soucieux. Curtis avait raison. La plupart des employés étaient encore dans les Basses Terres, à mille cinq cents kilomètres de là.

— ... et Ferreira.

— Johnson est malade. Il a appelé hier matin. Je vais tenter de contacter les deux autres, mais il manquera une personne.

— Prends un des trois stagiaires, nous ne pouvons pas faire autrement. Je n'aime pas ça, mais les circonstances sont particulières.

— Kowalski ? proposa Curtis. C'est le plus âgé des trois, si ça fait une différence...

— Eisl, plutôt. Elle est plus débrouillarde.

— Ok. Je les ai déjà presque tous prévenus cette nuit, ils seront prêts rapidement.

Dans la grotte, la jeune femme délirait de faim et de douleur. Il s'était écoulé bien trop de temps depuis ses premières contractions : elle aurait dû accoucher plusieurs heures auparavant. Un instant, elle avait pensé reprendre sa route; elle avait cependant vite réalisé que le simple fait de se redresser s'avérait au-dessus de ses forces. La douleur était terrible; dans son état, elle était incapable de faire quoi que ce soit d'autre qu'attendre, et espérer. Les bébés ne bougeaient plus, pourtant elle savait qu'ils vivaient. Mais pour combien de temps encore ? Elle se fatiguait de plus en plus. Proche de l'inconscience, elle était tout de même encore assez lucide pour comprendre que sans une césarienne, ses enfants et elle ne survivraient pas.

Elle gémissait de douleur, serrait les poings si fort que ses ongles laissaient des marques de sang sur ses paumes. Que faisaient-ils ? Était-il possible qu'ils n'aient pas retrouvé sa trace ? Malgré toute la haine qu'elle ressentait pour eux, elle en venait à souhaiter qu'ils apparaissent auprès d'elle pour l'emmener. Qu'ils mettent fin à ce calvaire. Un peu plus tôt, elle aurait juré qu'elle préférerait la mort à un autre jour de captivité au Laboratoire; à présent sa bravoure l'abandonnait. Elle ne voulait pas mourir ici, dans cette grotte froide, peut-être à deux pas du palais et de sa famille ! Ce serait trop cruel. Peut-être aurait-elle d'autres occasions de fuir ? La prochaine fois, elle n'agirait pas sur un coup de tête, elle se montrerait plus maligne. La prochaine fois, elle réussirait. Si seulement ils pouvaient se dépêcher de venir la récupérer...

CHAPITRE II

12-03-2066, Terre

— **E**SPÈCE D'IMBÉCILE !
La gifle partit, trop rapide pour que Lúka puisse l'éviter. Il posa la main sur sa joue cuisante, mais réprima l'envie de riposter. Les quelques rares fois où il s'y était risqué s'étaient très mal terminées.

— Je savais que je n'aurais pas dû te faire confiance, tu n'es qu'un bon à rien, continua son père sur un ton glacial, rempli comme toujours d'une fureur calme, presque plus impressionnante que de grands accès de colère.

— Ce n'était pas ma faute, marmonna-t-il.

Il avait baissé les yeux, déstabilisé. Il aurait encore préféré un coup de poing, bien plus douloureux, toutefois moins humiliant.

— Oh que si, c'était ta faute. Je t'avais demandé une chose, une seule. Une chose simple, qui ne requérait même pas la moindre parcelle d'intelligence de ta part. Et toi, tu as saboté cette mission, pour ton petit plaisir personnel.

— C'est faux, je...

— Ne m'interromps pas ! Tu as toujours détesté cette fille, n'est-ce pas ? Depuis qu'elle est arrivée ici, tu as souhaité sa mort. Je me trompe ?

Lúka releva les yeux, le défiant du regard. Il ne se trompait pas ; cette question était purement rhétorique. Il garda le silence, les lèvres pincées : une réponse de sa part serait récompensée par une nouvelle gifle.

— Et maintenant, qui sait ce qui a pu se passer... Si elle sort de la station pour s'aventurer dans la forêt, je crains le pire. Toutes ces années de recherche gâchées par ton comportement puéril !

— Père, je vous le répète, ce n'était pas de ma faute, souffla-t-il dans un murmure à peine audible. Je ne sais pas comment elle a fait, mais elle s'est libérée et...

— Serais-tu en train de me dire que tu n'as pas pu résister à une jeune femme fluette enceinte de neuf mois ?

— Non, mais je...

— Alors qu'est-ce que tu fais ici, et surtout, qu'est-ce qu'elle fait là-bas, toute seule ?

— Elle m'a pris par surprise ! J'étais en train de refermer le sas quand elle m'a poussé dehors ! Le temps que j'entre le code d'ouverture, elle avait actionné le levier !

Il attendit, à nouveau tête baissée, le verdict paternel. Il ne craignait plus les coups depuis longtemps, néanmoins l'homme trouvait toujours de nouvelles manières de l'humilier. Et s'il pouvait supporter la douleur, il était bien plus sensible à la honte.

— Pourquoi ne l'as-tu pas suivie ?

— À cause du temps de latence ! Et maintenant, le Passage est refermé.

— Ça t'arrange bien, ça, n'est-ce pas ? Tu savais à quel point la marge de manœuvre était étroite, malgré cela tu as attendu la dernière minute pour t'en occuper ! Bien sûr, tu vas me dire que tu avais des choses plus importantes à faire ? Plus importantes, évidemment, que toutes mes années de recherche et de manipulations ?

— Je suis désolé.

— C'est tout ce que tu trouves à me dire ? Je te préviens, Lúka, tu vas te débrouiller pour que tout se déroule comme prévu, sinon tu en paieras les conséquences.

— Je n'ai pas peur de vous, le défia-t-il en le regardant droit dans les yeux.

— Parce que tu penses que je m'en prendrais à toi ? Que tu es naïf...

La panique le saisit, il perdit toute contenance. En face de lui, son père lui offrait un sourire cynique.

— Non, pas elle ! Vous n'avez pas le droit de lui faire du mal ! Elle n'a rien fait, tout est de ma faute !

— Ce n'est pas ce que tu prétendais il y a moins d'une minute. Tu es responsable de tes actes. Tu n'avais qu'à réfléchir un peu plus avant de laisser cette fille s'enfuir. Tu n'as plus qu'à espérer que les deux prochains jours se passent au mieux et qu'elle t'ait attendu tranquillement dans la station plutôt que d'aller se perdre au beau milieu de la forêt. Si quoi que ce soit tourne mal, tu le regretteras. Enfin, sans doute moins que Line...

Lúka perdit son calme et repoussa son père avec violence. L'homme se départit à peine de son sourire mais répliqua avec un coup de poing.

— Tu n'arranges pas ton cas, Fils. Cela ne change toutefois rien au problème : retrouve-la-moi avant qu'il ne lui arrive quelque chose, ou ta sœur paiera le prix de ta stupidité.

— Vous ne la toucherez pas ! Je ne vous laisserai pas faire !

— C'est ce qu'on verra.

Lúka essuya le sang qui coulait de sa lèvre fendue et tourna les talons. Argumenter plus longtemps ne servirait qu'à énerver son père davantage ; il ne savait que trop bien ce dont celui-ci était capable.

— C'est ça, espèce de petit crétin ! Va chialer comme un bébé auprès ta sœur, ce sera bientôt à toi de la consoler, lui lança l'homme alors qu'il s'éloignait.

Lúka serra les poings tout en se jurant de se venger un jour. Pour l'heure, il devait protéger sa sœur, c'était le plus important. Et il allait devoir attendre que le Passage se rouvre pour aller récupérer cette idiote de gamine rousse. Vivante, si possible.

— Arrête, Line, ça pique !

— C'est juste de l'eau, je ne vois pas comment ça pourrait piquer. Tiens-toi tranquille.

Lúka ferma les yeux pendant que sa sœur lui nettoyait doucement le visage avec une serviette mouillée.

— Ça fait mal ?

— Non.

— menteur.

Il haussa les épaules. Oui, il avait un petit peu mal, mais après toutes ces années, il avait pris l'habitude des coups.

— Qu'est-ce que tu lui as encore fait pour qu'il te frappe ?

Il releva les paupières pour se perdre dans le regard émeraude de sa sœur. Comme toujours, elle était plus bouleversée que lui par le comportement de leur père. Ses yeux brillaient ; les larmes n'étaient plus très loin. Elle ne supportait pas de le voir souffrir.

— C'est à cause de cette saleté de gamine, soupira-t-il. Je devais l'emmener sur Alia, et elle a réussi à m'échapper. Elle m'a poussé hors de la Machine alors que je fermais le sas et elle s'est tirée.

— Ah bon.

Line tamponna sa lèvre, qui s'était remise à saigner. Elle évitait son regard, néanmoins ses gestes s'étaient faits plus saccadés et il savait qu'elle était en colère contre lui.

— Père t'a cru ? reprit-elle après un long silence pesant.

— Je pense que oui. C'est un scénario plutôt plausible. Et les caméras de surveillance pourront le lui confirmer s'il a encore des doutes.

— Cette fille qui doit faire soixante kilos toute mouillée et enceinte de neuf mois t'a poussé et a réussi à t'échapper ?

Lúka soupira. Son père lui avait fait quasiment la même remarque moins d'un quart d'heure plus tôt.

— Je ne m'y attendais pas, je n'ai pas réagi assez vite.

— Elle était attachée, non ?

— J'avais dû mal enclencher le verrouillage : une secousse et elle s'est libérée. Tout s'est passé très vite. J'aurais dû me méfier d'elle.

— Lúka, cela fait onze ans que tu te méfies d'elle. Je n'arrive pas à croire qu'elle ait pu te prendre ainsi par surprise. Tu aurais au moins dû percevoir sa montée d'adrénaline !

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Elle s'est enfuie. Je ne peux pas te donner davantage d'explications. J'irai la récupérer dès que le Passage se sera rouvert, elle n'a pas dû aller bien loin. À mon avis, elle n'est même pas sortie de la station.

— Et si elle essaie de rentrer chez elle ?

— Elle ne saurait pas se servir de la Machine.

— Elle est loin d'être bête et elle sait lire ! Sans compter que c'est un changement qui se fait juste en appuyant sur un bouton, non ?

— C'est un peu plus compliqué que ça. Et c'est vrai qu'elle sait lire, mais elle ne sait pas lire l'alian. Donc non, il n'y a aucune chance pour qu'elle ait pu paramétrer la Machine toute seule.

Lúka se retrouva soudain plaqué au sol, Line couchée sur lui. Elle lui sourit, amusée.

— Je retire ce que j'ai dit, c'est plutôt facile de te prendre par surprise, finalement...

Il referma ses bras autour d'elle. Elle approcha sa bouche de son oreille et lui chuchota :

— Dis-moi la vérité : tu l'as laissée s'enfuir, n'est-ce pas ?

— Évidemment.

— Pourquoi ?

Elle se releva sur un coude pour le dévisager. Il caressa sa joue du bout des doigts et repoussa une mèche blanche qui chatouillait ses lèvres.

— Tu sais très bien pourquoi.

Elle secoua la tête, ses grands yeux remplis d'incompréhension. Il la fit basculer sur le dos et s'allongea à côté d'elle, avant de passer un

bras autour de sa taille. Elle prit sa main dans les siennes puis soupira, le regard rivé au plafond.

— J'aurais envie de dire que c'est parce que tu ne veux pas que d'autres subissent le même sort que nous deux, murmura-t-elle. Je sais pourtant que ce n'est pas le fond du problème. Tu voulais te débarrasser d'elle parce que tu la détestes.

Il ne répondit rien. Elle tourna la tête vers lui et le regarda droit dans les yeux. Il réalisait bien à quel point son comportement pouvait sembler puéril, mais si seulement elle essayait de le comprendre ! Il détourna le regard.

— Lúka, c'était il y a onze ans ! C'était une enfant, elle ne se souvient probablement même plus de tout cela.

— Oh si, elle s'en souvient.

— Et alors ? Ce n'est pas si grave !

— Tu ne comprends pas. Elle est mauvaise, je peux le sentir !

— Ce n'est pas étonnant qu'elle te déteste, après ce que tu lui as fait...

— Non, ce n'est pas ça. Je sais bien qu'elle me déteste, et crois-moi, c'est réciproque. C'est autre chose, je ne peux pas vraiment l'expliquer. Une intuition, j'imagine. J'ai la certitude qu'un jour elle cherchera à nous faire du mal.

— Pour l'instant, j'ai surtout l'impression que c'est Père qui va chercher à nous faire du mal, rétorqua sa sœur d'un air sombre.

— Je ne le laisserai pas te toucher.

Elle effleura sa lèvre blessée des doigts. Il frémit et eut un mouvement de recul. Comment pouvait-elle le croire lorsqu'il lui assurait qu'il la protégerait, alors qu'il n'était même pas capable de se protéger lui-même ?

— Lúka, je sais très bien pourquoi tu le laisses te faire ça. Si Père ne se défoulait pas sur toi, c'est sur moi qu'il le ferait, n'est-ce pas ? Je peux me défendre, tu n'es pas obligé de subir cette humiliation à chaque fois.

Il saisit son poignet alors qu'elle voulait le toucher à nouveau et arrêta son geste. Line n'insista pas, surprise par sa réaction.

— Écoute-moi bien : je préférerais cent fois, mille fois le laisser m'humilier plutôt que de le laisser toucher à un seul de tes cheveux. J'ai juré de te protéger, je le ferai.

— Alors je pense que tu vas devoir obéir à Père et l'amener saine et sauve là-bas, conclut-elle sur un ton très calme.

Lúka s'assit sur le sol puis baissa les yeux sur elle. Sa sœur avait raison, comme toujours. Et il était prêt à tout pour que leur père ne lui fasse pas de mal. Même à subir la plus grande des humiliations.



15-03-2430, *Alia*

Ludméa Eisl sauta de l'hélicoptère, et se retourna pour prendre son sac, que lui tendait un collègue. Elle passa les bretelles, son regard balayant déjà la petite clairière pour évaluer les dégâts. Des branches brisées jonchaient le sol, plusieurs arbres étaient tombés. Dans l'ensemble, le secteur était pourtant bien moins touché que ce qu'elle s'était imaginé. On avait même peine à croire qu'une tempête de force dix y avait sévi seulement quelques heures auparavant. L'air était lourd, humide et frais, cependant il n'y avait plus le moindre souffle de vent.

Le responsable d'équipe leur avait donné les dernières instructions dans l'hélicoptère. Les unités militaires leur avaient ordonné de quadriller la région à la recherche de quelque chose d'inhabituel. Les coordonnées qu'ils leur avaient communiquées couvraient plusieurs hectares; quatre équipes ne seraient pas de trop. Ils en auraient pour la journée, s'ils avaient de la chance. Si au moins ils avaient eu un quelconque indice sur la nature de ce qu'ils devaient trouver ! *Quelque chose d'inhabituel...* Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

Un détachement militaire avait pris possession des lieux à l'aube. Leurs hélicoptères étaient plus lourds, plus solides, et ils avaient pu braver la tempête. Cela ne les avait toutefois guère avancés : ils cherchaient depuis trois heures déjà et n'avaient encore rien découvert.

D'après ce que Ludméa avait compris, un signal avait été détecté dans ce secteur de la forêt de Gonara. Son origine était inconnue – l'hypothèse la plus plausible évoquait une balise de secours, peut-être déterrée puis activée par un animal – mais intéressait au plus haut point le département militaire. Les appareils ne parvenaient pas à localiser sa source avec une précision suffisante pour permettre de restreindre la zone de recherche, les soldats en étaient donc réduits à fouiller méticuleusement buissons et fourrés.

La jeune femme, après un dernier regard à ses collègues, prit la direction du secteur qu'elle devait explorer, perdue dans ses pensées. Avant de la laisser monter dans l'hélicoptère, Curtis l'avait retenue dans son bureau. Pendant cinq bonnes minutes, il lui avait enjoint la plus grande prudence et interdit de faire quoi que ce soit de contraire aux règles de sécurité. Ce qui, selon elle, était absurde : en premier lieu, se rendre à Gonara si

tôt après la fin de la tempête n'était pas seulement contraire aux règles de sécurité, c'était dangereux. Elle avait failli lui en faire la remarque, puis s'était ravisée. Curtis n'avait pas l'air d'humeur à plaisanter. Alors elle avait acquiescé, avant de filer rejoindre son équipe.

Pourquoi elle ? Certes, elle était la plus jeune, toutefois il n'avait jamais eu à se plaindre de sa manière de travailler. Elle était toujours ponctuelle, avait réussi tous ses tests d'évaluation, ne créait pas de problèmes. Ne lui faisait-il donc pas confiance ?

Les sourcils froncés, les yeux rivés à sa carte électronique, elle arriva bientôt au centre du secteur qui lui avait été attribué, marmonnant encore son indignation. Elle leva la tête, et soupira : sur une bonne partie de la zone qu'elle devait couvrir s'élevait une paroi rocheuse. Le reste n'était qu'arbres arrachés, branches brisées, flaques spongieuses. On aurait dit que tout avait été rasé. Elle n'avait pas reçu le secteur le plus facile... Elle maudit Curtis entre ses dents, puis se mit au travail.

Une heure plus tard, son uniforme vert avait tourné au brun, ses cheveux blonds étaient couverts de cendres. Ses yeux rougis, irrités par la fumée qui s'échappait encore de quelques restes de bois calciné, lui faisaient mal, et les frotter sans cesse du dos de la main n'arrangeait rien. Elle avait égaré ses lunettes de protection quelques jours plus tôt et n'avait pas pensé à les remplacer. À présent, il était un peu tard pour retourner à l'hélicoptère s'en procurer une paire. Pester contre Curtis était devenu une véritable litanie et elle commençait à envisager le meurtre, lorsque quelque chose attira son regard : un petit morceau d'étoffe couvert de boue, à demi caché par les feuilles, était accroché à une branche. Étonnée, elle s'en saisit, et l'observa avec soin. Cela ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait. La matière très souple, légèrement élastique, prenait d'étranges reflets argentés à la lumière. Elle le frotta entre ses doigts et la boue s'en détacha pour dévoiler un tissu noir, sans maillage apparent. Cela s'apparentait un peu à un plastique très fin et déformable. De toute manière, quoi que ce soit, cela n'avait pas sa place dans une forêt, à deux cents kilomètres de toute habitation.

Ludméa décrocha la radio attachée à sa ceinture. Elle s'apprêtait à prévenir son supérieur de sa découverte lorsqu'une sorte de gémissement attira son attention. Elle tendit l'oreille, puis secoua la tête. Ce n'était sans doute que le cri d'un animal. Pourtant, cela semblait tellement humain ! Elle enfouit le morceau d'étoffe dans sa poche et attendit. Bientôt, le gémissement se fit entendre à nouveau. Il venait de la paroi

rocheuse, à peine une dizaine de mètres plus loin. Cette fois, elle en fut certaine, il n'avait rien d'animal.

Un tronc s'était abattu contre la petite falaise; elle s'en servit pour grimper jusqu'à l'anfractuosité qui s'ouvrait entre les rochers. Un instant, elle se rappela les paroles de Curtis : ne rien faire qui soit contraire au règlement. Mais elle balaya cette pensée : le cri était indéniablement humain. Si quelqu'un était blessé, elle devait le secourir.

Le front baigné de sueur, les poings crispés, la jeune femme essayait de se redresser, en grimaçant sous l'effort. Elle avait fini par sombrer dans un sommeil agité, avant de se réveiller quelques minutes plus tôt, certaine de ne plus être seule. Au loin, elle entendait des voix... Elle voulait crier, signaler sa présence, cependant, elle avait à peine la force de garder les yeux ouverts. Les larmes coulaient sur ses joues, et le désespoir la submergeait. Si elle ne parvenait pas à attirer leur attention, il n'y avait aucune chance qu'ils la trouvent par hasard. Ces gens, ils ne pouvaient pas la laisser là ! Un faible gémissement s'échappa de sa gorge : malgré ses efforts, elle était incapable de faire mieux.

Soudain, elle aperçut une silhouette féminine à l'entrée de la grotte. Le cœur battant la chamade, elle voulut tendre un bras vers l'inconnue, mais ses forces l'abandonnèrent. La femme lui parlait, à toute vitesse, dans une langue qu'elle ne comprenait pas. Impuissante, elle la regarda ressortir de la petite grotte et l'entendit s'éloigner.

Elle tenta de rester calme, de se convaincre que cette femme allait revenir, pourtant la panique la gagnait peu à peu.

Son ventre n'était que douleur et sa gorge en feu brûlait chaque fois qu'elle avalait sa salive. Elle mourait de soif et désespérait d'atteindre la petite flaque boueuse à l'entrée de la grotte. Le sang cognait sous ses tempes en lourdes pulsations douloureuses, son champ de vision se rétrécissait et elle sentait le sol tanguer sous son corps. Elle sut qu'elle était sur le point de perdre conscience.

Elle entendit quelques branchages se briser. Bientôt, la femme fut près d'elle à nouveau, accompagnée d'un homme. Celui-ci lui parla, mais elle ne comprit pas ce qu'il voulait. Finalement, il passa ses bras sous son corps, et commença à la déplacer. Elle poussa une longue plainte alors que la douleur explosait dans son ventre. Un voile noir recouvrit peu à peu ses yeux, puis tout s'effaça.

— Elle a perdu connaissance ! s'exclama Ludméa, paniquée.

Son collègue Franz continua de tirer la femme à lui, redoublant de précautions.

— Ludméa, je vais avoir besoin d'aide.

Aussitôt, elle se faufila hors de la grotte et, après un dernier regard à l'inconnue inconsciente, se laissa glisser le long du tronc d'arbre. Elle sortit sa radio et essaya en vain d'appeler ses collègues. La fréquence était brouillée. Après quelques secondes perdues à triturer l'appareil, elle abandonna : de toute évidence, il était défectueux. Elle se mit à courir en direction du secteur suivant. Elle faillit trébucher sur quelques branches tombées au sol et glisser dans la boue mais ne ralentit pas : la situation était critique. Elle buta presque contre Tom, son chef d'équipe.

— Ludméa ? Qu'est-ce qui te prend de...

— Il faut que vous veniez tout de suite avec moi.

Il fronça les sourcils et ouvrit la bouche pour lui demander des explications, cependant elle repartait déjà. Il la suivit, perplexe. En moins d'une minute, ils furent à nouveau sur place. Tom évalua la situation. Il aida Franz à descendre la jeune femme sans connaissance, en prenant garde à ne pas faire de gestes brusques, puis l'allongea sur le sol.

— Il nous faut des secours.

Il décrocha sa radio, et rencontra le même problème que Ludméa. Il étouffa un juron puis se tourna vers ses collègues. Tous deux le regardaient d'un air inquisiteur en attendant ses ordres.

— La radio ne marche pas. Il va falloir aller chercher l'hélicoptère et l'emmener nous-mêmes au Centre médical.

— J'y vais, fit Franz, après un coup d'œil à sa collègue.

Cette dernière lui sourit et s'agenouilla auprès de la jeune femme. Elle écarta doucement les mèches de cheveux trempées de sueur qui barraient son front livide.

— Reculez tout de suite ! Je ne veux personne à moins de cinq mètres de cette femme !

Ludméa sursauta, mais obéit sur-le-champ. Elle se retourna : un groupe de soldats venait de les rejoindre. Celui qui avait parlé – leur supérieur, selon toute probabilité – fit quelques pas dans sa direction.

— Vous, vous n'allez nulle part, fit-il en désignant Franz.

Celui-ci se figea. On ne discutait pas les ordres des militaires.

— Cette femme a besoin de soins, commença Ludméa.

L'autre se tourna vers elle et la dévisagea avec mépris. Elle rougit.

— Il faut l’emmener au Centre médical, insista-t-elle. Nos radios ne fonctionnent pas, il faut...

— Qui est le responsable, ici ? coupa-t-il.

— C’est moi. Tom Cordey, chef de l’équipe ECO 4.

— Faites en sorte que cette jeune demoiselle n’ouvre plus la bouche, Cordey. Je ne veux plus l’entendre.

Ludméa sentit la colère l’envahir. Franz, qui l’avait rejointe, posa une main sur son épaule.

— Calme-toi, chuchota-t-il. Cela ne peut qu’aggraver la situation.

Bouillonnant de rage, elle décida tout de même de suivre les conseils de son collègue et reporta son attention sur la jeune femme inconsciente. Elle avait à peine remué depuis qu’ils l’avaient allongée sur le sol. Sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration irrégulière, mais son visage restait vide d’expression. Elle devait être proche de son terme, et le sang qui maculait son pantalon n’augurait rien de bon.

Les soldats s’étaient rapprochés et parlaient à voix basse en jetant de brefs coups d’œil à l’inconnue. Le responsable de l’unité militaire saisit sa radio. Ludméa soupira : ils perdaient du temps. Cette femme devait être hospitalisée de toute urgence ! Elle leur avait pourtant dit que les radios ne fonctionnaient pas...

Toutefois, sous son regard incrédule, l’homme réussit sans peine à établir un contact. Il débita une série de chiffres et de mots lui paraissant aléatoires, mais qui avaient sans nul doute un sens pour son interlocuteur.

— On l’emmène aux DMRS, annonça-t-il. L’hélicoptère est en chemin.

Les DMRS ?! Ludméa ouvrait déjà la bouche pour protester; Franz lui donna un coup de coude discret et secoua la tête. Elle soupira, puis haussa les épaules. À son avis, le Centre médical aurait été plus adapté que les Départements militaires pour la recherche scientifique. Cependant, avec la présence de tous ces soldats, elle aurait dû se douter de l’intervention de ces derniers à un moment ou à un autre.

Un long silence s’installa. Tous les regards tombèrent peu à peu sur l’inconnue couchée sur le sol. L’étonnement les gagna. Les sourcils se fronçaient, les yeux s’écarquillaient à mesure qu’ils détaillaient la jeune femme.

Sous la boue, la peau était pâle, presque diaphane. Les mains, bien visibles, étaient brunes de terre et de sang séché, néanmoins tous pouvaient compter six doigts. Le pull gris dont elle était vêtue se tendait sur un ventre démesurément gonflé.

Les soldats se mirent à chuchoter entre eux. Ludméa contenait sa colère à grand-peine. Cette femme avait besoin de soins et ils la laissaient là, allongée dans la boue ? Personne ne vérifiait son pouls, personne ne tentait de voir si elle était blessée. Non. Ils se contentaient de l'observer sans bouger !

Enfin, après ce qui leur sembla une éternité, l'hélicoptère des DMRS arriva. Il ne pouvait se poser dans la clairière à cause des arbres abattus et de la paroi rocheuse, aussi survola-t-il le secteur à basse altitude à la recherche d'un lieu d'atterrissage plus favorable. Sur ordre de leur responsable, deux soldats partirent à sa rencontre. Ils revinrent quelques minutes plus tard, chargés d'un brancard. Ils le tendirent à Franz et Tom, leur ordonnant d'y placer la jeune femme.

Les deux hommes la soulevèrent avec précaution puis l'y allongèrent. Elle remua un peu, et un faible gémissement franchit ses lèvres.

— Maintenant, amenez-la dans l'hélicoptère.

Le responsable de l'unité militaire supervisait l'opération de loin, les bras croisés. Ludméa suivit ses collègues qui se dirigeaient vers l'hélicoptère, et personne ne la rappela à l'ordre. Elle jeta un coup d'œil derrière elle, pour se rendre compte que les soldats ne bougeaient pas. Ils paraissaient n'avoir aucune intention de les escorter. Loin d'elle l'idée de s'en plaindre !

Au lieu de l'armada de médecins à laquelle elle s'était attendue, il n'y avait qu'une seule personne dans l'hélicoptère. L'appareil était en pilotage automatique, ce qui n'était pas inhabituel, toutefois un peu surprenant après la tempête qui venait de faire rage. Son unique occupant était vêtu d'une grosse combinaison jaune et d'un masque couvrant son visage. Ludméa lui lança un regard étonné ; il ne prononça pas un mot. Franz et Tom placèrent le brancard dans l'hélicoptère, et il se pencha sur la jeune inconnue pour vérifier ses constantes. Il plaça un masque à oxygène sur son visage et sa respiration sembla se régulariser. Ludméa sentit le soulagement l'envahir : cette femme était entre de bonnes mains. Il leur fit signe de monter à bord. Ils s'exécutèrent non sans surprise et s'attachèrent. Presque aussitôt, l'appareil décolla. Franz, qui était près du hublot, poussa une exclamation de surprise.

— Regardez ça !

Sur plusieurs centaines de mètres, tous les arbres avaient été arrachés. À mesure que l'appareil prenait de l'altitude, la forme se précisa : un immense disque, dont le centre se confondait presque avec la clairière où ils avaient trouvé la femme.

— Qu'est-ce qui a pu créer un désastre pareil ? s'étonna Tom.

— Une explosion ? proposa Franz.

Tom secoua la tête.

— Non, les arbres n'avaient pas l'air endommagés. Déracinés, brûlés, oui. Mais si une explosion s'était produite, les arbres n'auraient plus été là pour en témoigner... En plus, vu le diamètre de cette... cette chose, il aurait fallu une déflagration de très grande puissance. Ses limites ne seraient pas si nettes.

— Un incendie, alors ?

— Cela n'explique pas tous ces arbres déracinés...

Ludméa ne les écoutait déjà plus. Le bras de la jeune inconnue avait glissé du brancard et pendait dans le vide. Elle prit sa main dans la sienne, un instant déroutée par la présence du sixième doigt.

— Ne t'inquiète pas, tout ira bien. Tu es sauvée.

Les soldats regardèrent s'éloigner l'hélicoptère, puis se tournèrent vers leur chef, attendant ses instructions.

Il s'était éloigné de quelques pas et poursuivait une conversation radio très animée. Le signal s'était déplacé en même temps que la mystérieuse jeune femme. Quelle que soit son origine, il était lié à elle. Les militaires des DMRS se chargeraient de tirer tout cela au clair. Les équipes ECO avaient été bien utiles : transmettre le signal sur leurs appareils de mesure avait été une excellente idée. Comme toujours, le général Borovitch avait la situation bien en main. Enfin, le responsable de l'unité rejoignit ses hommes :

— On se replie. Notre mission est terminée.

Il transmit l'ordre à toutes les équipes militaires dispersées dans les environs. Plongé dans ses pensées, il prit la direction des hélicoptères. Dès leur arrivée, un étrange champ électrique avait brouillé leurs détecteurs, rendant la recherche de l'origine du signal bien plus ardue que ce qu'ils avaient prévu. Il avait du mal à comprendre comment la jeune femme qu'ils avaient trouvée pouvait en être responsable. Personne n'avait eu la moindre idée de ce qu'ils allaient découvrir en traçant ce signal, cependant il aurait plutôt penché pour un appareil électrique, alian ou torian, pas pour une femme au bord de l'accouchement. Le champ électrique était toujours actif et il aurait aimé poursuivre les recherches : ils avaient dû manquer un détail, c'était la seule explication possible. Mais les ordres étaient les ordres, la mission était terminée.

À quelques pas de la grotte, cachée au cœur d'un buisson épineux, une sphère d'une dizaine de centimètres de diamètre luisait faiblement, sa surface sombre parcourue de reflets changeants, presque liquides.

Après une dernière pulsation, elle disparut dans un éclair de lumière.

Ruan Paso avait tenu à être présent à l'atterrissage de l'hélicoptère et avait dû revêtir une combinaison de protection. La saison chaude était bien avancée; sous le soleil de midi, l'air devenait étouffant. Il se serait volontiers passé de l'épaisse couche imperméable et, comme ses collègues, attendait le dernier moment pour rabattre le masque sur son visage.

Même s'il savait qu'ils ne risquaient rien, il se devait de montrer l'exemple. Moins de cinquante ans auparavant, trois enfants avaient été trouvés dans la région de Gamma 3. Leur identité était restée un mystère, néanmoins personne ne s'était méfié. Peu de temps après, la plupart des habitants étaient morts, terrassés par un virus d'origine inconnue. Une enquête avait fini par révéler une attaque d'origine toriane. En temps de guerre, on ne prenait jamais assez de précautions. Certes, les attaques directes avaient cessé depuis plusieurs décennies, toutefois la situation restait tendue.

Ruan observa avec discrétion les autres hommes présents : Parker, droit comme un i, les yeux fixés sur l'horizon, impassible. Doyle, apparemment serein, mais la bouche agitée de tics nerveux. Le colonel Lewis, perdu dans ses pensées, un pli soucieux barrant son front. Heinrich, qui passait et repassait ses doigts dans ses courts cheveux blonds, un sourire aux lèvres. Feigl, l'air sombre, comme à l'accoutumée...

Agacé, il détourna les yeux. Si cela n'avait tenu qu'à lui, il n'aurait emmené que Parker et Doyle, les deux soldats. Lewis était trop intelligent et son grade de colonel lui avait donné la mauvaise habitude de remettre en question ses décisions. Quant aux scientifiques, ils avaient une fâcheuse tendance à éprouver ses nerfs.

Il soupira et glissa deux doigts dans le col de sa combinaison pour laisser entrer un peu d'air, sans beaucoup de succès. Autour de lui, les hommes commençaient eux aussi à s'impatienter. Parker avait reporté son attention sur quelques gravillons, qu'il déplaçait de la pointe de sa botte; Doyle semblait trouver cela tout à fait fascinant.

— Vous leur faites faire une visite guidée, colonel ? ironisa Ruan, se tournant vers Lewis.

Ce dernier sursauta, puis fronça les sourcils.

—Je vous demande pardon ?

—L'hélicoptère... Cela fait cinq bonnes minutes qu'il devrait être là.

—N'oubliez pas qu'il est en pilotage automatique. Les limitations sont...

—Le voilà ! s'écria Heinrich, un sourire extatique aux lèvres.

Ruan échangea un regard lourd de sens avec Lewis. Le colonel secoua la tête, navré. Lui aussi aurait aimé pouvoir se passer de la présence de ces deux civils.

Ils rabattirent les masques sur leurs visages et s'approchèrent de l'hélicoptère dès que les pales se furent arrêtées. La porte coulissa lentement.

Tom Cordey fut le premier à descendre. Il eut un instant d'hésitation en voyant les six hommes en combinaison Hazmat, puis se ressaisit. Il aurait dû s'y attendre, après tout ce qui s'était passé.

Franz le rejoignit, l'étonnement se lisant sur son visage.

—On dirait que les ennuis commencent, murmura-t-il à Tom.

Ce dernier se contenta d'un hochement de tête. Les choses étaient en train de prendre une tournure qu'il n'appréciait guère.

Les hommes en combinaison se rapprochèrent : deux d'entre eux entrèrent dans l'hélicoptère, un troisième leur barra la route.

—Nom et identification.

—Tom Cordey, responsable ECO 4, répondit-il en présentant son brassard d'identité.

—Franz Gardner.

L'homme sembla se désintéresser d'eux, comme ses collègues et le médecin sortaient de l'hélicoptère en portant le brancard sur lequel la jeune inconnue, plus pâle que jamais, était allongée. Ludméa les accompagnait, les yeux rivés sur elle, l'air inquiet.

—Mademoiselle, veuillez vous éloigner, la pressa un des hommes.

Elle se tourna vers lui et parut hésiter. Tom lui jeta un regard appuyé ; elle recula.

—Identification ?

—Ludméa Eisl, répondit-elle en montrant machinalement son brassard, son attention à nouveau focalisée sur la jeune femme.

Quatre des hommes en combinaison étaient en train d'emmener le brancard à l'intérieur du bâtiment.

Ruan ne pouvait quitter la jeune employée ECO du regard. Dès l'instant où elle était sortie de l'hélicoptère, ses cheveux blonds en bataille, le visage maculé de boue, il n'avait plus eu d'yeux que pour elle. Il ne la trouvait pas jolie, il n'avait même pas envie de lui parler, mais une impression bizarre l'avait envahi lorsqu'il l'avait vue. Cela le dérangeait beaucoup. Il la dévisageait, tentant de comprendre pourquoi elle le mettait mal à l'aise, pourtant, rien n'y faisait.

Le colonel Lewis se tourna vers lui pour lui faire un signe discret. Il prit une grande inspiration pour se remettre les idées au clair. À présent, il fallait interroger les trois employés ECO. Et décider de leur sort... L'idée de Daniel Borovitch d'impliquer des civils ne lui avait pas plu lorsqu'il l'avait mis devant le fait accompli et ne lui plaisait pas davantage à présent que les civils en question se trouvaient devant lui.

— Où est-ce qu'ils nous emmènent ? demanda Ludméa à voix basse, se rapprochant instinctivement de Franz.

— Aucune idée. Ces combinaisons, ça ne me plaît pas...

— Dans le meilleur des cas, ils nous placeront en quarantaine, lâcha Tom d'un air sombre.

— Le meilleur des cas ? Qu'est-ce que tu veux dire ? s' alarma Franz.

— Vous ! fit un des hommes en combinaison en désignant Tom. Suivez-moi.

Tom s'exécuta sans beaucoup d'entrain. Ludméa et Franz échangèrent un regard paniqué.

— Où l'emmenez-vous ? s'écria la jeune femme.

— Il va être interrogé. Vous deux le serez également.

Le deuxième homme partit avec Franz; Ludméa se retrouva seule avec le dernier. Elle blêmit : dans la plupart des films impliquant des militaires, ceux-ci avaient toujours le mauvais rôle et n'hésitaient pas à sacrifier de pauvres civils innocents.

— Vous n'allez pas nous faire de mal, hein ? Vous allez juste nous poser quelques questions, n'est-ce pas ?

L'homme ne répondit pas. Elle s'efforça de juguler la peur qui l'envahissait : après tout, ce n'étaient que des films, la réalité était sans doute bien différente. Les scénaristes exagéraient toujours, c'était plus spectaculaire. Il ouvrit une porte, et ils entrèrent dans une petite pièce aux murs blancs. Ludméa s'assit sur la chaise qu'il lui désignait, le visage défait.

Ruan dévisagea la jeune femme sans vergogne. De toute manière, elle ne pouvait pas vraiment s'en rendre compte. Pour la première fois, il fut heureux de porter le lourd masque de protection.

Elle n'était pas si mal, après tout. Bien sûr, les traces de boue sur ses joues ne l'avantageaient guère, mais elle avait de beaux yeux bleus. Un bleu très vif, un peu comme la couleur du ciel.

Elle s'était crispée et ne cessait de jeter de brefs coups d'œil vers la porte.

— Mademoiselle Eisl, c'est bien ça ?

Elle acquiesça, tendue.

— Racontez-moi ce qui s'est passé. Essayez de vous souvenir de tous les détails.

La jeune femme soupira et baissa les yeux sur la petite table de métal, les sourcils froncés.

— Le Centre ECO I a détecté un signal, cette nuit. Je crois que c'est l'unité militaire qui a demandé une inspection détaillée du secteur concerné. Les hélicoptères nous ont emmenés là-bas, puis nous avons fouillé l'endroit. Les détecteurs ne parvenaient pas à localiser le signal de manière précise et nous nous sommes séparés pour les recherches. J'ai trouvé ça, fit-elle en sortant un morceau de tissu de sa poche.

Ruan s'en empara, et le retourna entre ses doigts. Ses gants ne lui permettaient pas une inspection minutieuse, toutefois il n'avait pas besoin de le toucher pour savoir que sa surface était parfaitement lisse. Il sortit un sachet transparent d'une poche de sa combinaison et l'y glissa.

— Je pensais que c'était un morceau des vêtements de la femme, cependant ils étaient gris, pas noirs.

Il hocha la tête en silence et lui signifia de continuer son récit.

— J'ai entendu une sorte de gémissement, qui venait d'une petite grotte dans la paroi rocheuse. J'ai grimpé, et je l'ai vue...

Elle se tut, les yeux perdus dans le vague. Ruan l'observa avec attention. Elle était encore bouleversée, c'était évident.

— J'ai appelé Franz, mon collègue. Il ne pouvait pas la sortir de la grotte tout seul. J'ai pris ma radio pour demander des renforts, mais elle ne fonctionnait pas. *Aucune* de nos radios ne fonctionnait, alors que celles des militaires avaient l'air de très bien marcher.

Ruan esquissa un petit sourire. Elle n'était pas aussi naïve qu'elle en avait l'air.

— J'ai été chercher Tom, et ensemble, ils ont pu la dégager. Ils l'ont couchée sur le sol. Presque aussitôt, les militaires sont arrivés... Ils ont appelé votre hélicoptère – qui est arrivé plutôt rapidement, d'ailleurs,

si on considère le fait que nous étions à plus de deux cents kilomètres des DMRS, mais passons. Tom et Franz l'ont mise sur le brancard. Voilà, vous savez tout. Je peux m'en aller, maintenant ?

— Vous n'avez rien remarqué d'autre ? Un détail qui vous aurait frappée ? Quelque chose ?

— Vous l'avez vue. Les détails, vous ne risquez pas de les manquer.

Ruan se mit à rire, et elle lui lança un regard peu aimable.

— Vous trouvez ça drôle ? Vos hommes l'ont laissée sur le sol, ils nous ont interdit de nous approcher d'elle !

— Ce ne sont pas *mes* hommes. Et ils ont fait ça pour votre bien. Vous n'avez pas l'air de réaliser que nous sommes en guerre, Mademoiselle Eisl.

— Nous ne sommes plus en guerre. La guerre s'est terminée il y a plus de vingt ans.

— Nous n'avons pas réussi à prendre Toria. Cela ne veut pas dire que les conflits ont cessé. Tant que nous ne sommes pas en temps de paix, nous sommes en guerre.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Vous n'êtes guère méfiante. Heureusement que vous n'êtes pas à la tête du Département de la défense, se moqua-t-il.

Elle fit la moue, mais ne répondit pas. Un instant, elle avait oublié sa délicate situation ; cela ne risquait plus de se produire. Elle se tiendrait silencieuse.

— Donc, aucun détail dont vous voudriez me faire part ? insista-t-il.

— Rien du tout.

— Très bien. À présent, je vais vous expliquer ce qui vous attend.

En quelques mots, l'homme parvint à la faire passer de l'angoisse à un état proche de la panique. Elle fixa du regard le rebord de la table pour ne pas dévoiler son trouble. La quarantaine... Pour une durée indéterminée, en plus ! Qu'allait-elle faire ? ! Et toutes ces histoires de virus... Elle avait touché l'inconnue. Cet homme avait raison, elle n'était pas assez méfiante. Elle comprenait maintenant pourquoi les soldats ne s'étaient pas approchés d'elle, pourquoi ils avaient ordonné à Franz et Tom de la porter jusqu'à l'hélicoptère, pourquoi celui-ci était en pilotage automatique, pourquoi le médecin portait un masque...

Ses collègues et elle avaient été en contact avec cette femme. Ils représentaient tous trois un danger potentiel pour le reste de la population. La combinaison de l'homme qui lui faisait face ne servait pas à le protéger de l'inconnue, mais d'elle !

—Mademoiselle Eisl, il ne s'agit que d'une hypothèse, tenta-t-il de la rassurer. Pour l'instant, nous ne sommes sûrs de rien. Il n'y a sans doute aucun danger.

Elle tortilla une mèche de ses cheveux entre ses doigts : le signal d'origine inconnue, les militaires, toutes ces précautions... Plus elle y pensait, plus la peur s'insinuait en elle. Cela ressemblait *vraiment* à une ruse toriane.

Elle leva les yeux vers l'homme, le visage livide, les lèvres tremblantes.

—Je ne veux pas mourir !

—Voyons, ressaisissez-vous ! Qui vous parle de mourir ? Cela ne sert à rien de vous inquiéter et de penser à de pareils extrêmes.

—Vous avez raison. Je me comporte comme une gamine, je suis ridicule...

Ruan la regarda : une gamine, elle en était presque encore une. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans. Il avait peut-être été un peu dur avec elle. Elle n'était qu'une civile, précipitée au cœur d'une situation qui lui apparaissait sans doute comme terrifiante. Et les combinaisons Hazmat n'aidaient guère...

—Venez, je vais vous montrer votre chambre. Vous pourrez vous laver et vous changer.

Ludméa acquiesça en silence. Elle lui emboîta le pas hors de la pièce, le suivant docilement dans le long couloir.

—Est-ce que je pourrai la revoir ? demanda-t-elle.

—Revoir qui ?

—*Elle* ! La femme ! Puisque je l'ai touchée, je suis déjà potentiellement contaminée, alors...

Ruan hésita un instant. Ce n'était pas ce qui était prévu. D'un autre côté, la quarantaine ne faisait pas partie des plans non plus.

—On verra, conclut-il.

Pour la première fois depuis qu'il l'avait vue descendre de l'hélicoptère, un sourire se dessina sur ses lèvres, illuminant son visage. Et il comprit enfin d'où venait l'étrange impression qui ne le quittait plus.

Le colonel Lewis faisait les cent pas, le visage rouge de colère. Ruan, les bras croisés, s'était adossé au mur et attendait qu'il se calme.

—Vous aviez des ordres ! cracha Lewis. Mais non, vous n'en faites qu'à votre tête, comme d'habitude ! Je ne sais pas ce qui me retient de faire un rapport !

—Je ne sais pas non plus.

Lewis se tourna vers lui.

— Je suis votre supérieur hiérarchique, lui fit remarquer Ruan.

— Vous savez bien que c'est faux. Vous êtes un scientifique, je fais partie de l'unité militaire. Nos fonctions n'ont rien à voir.

— Quel est l'intérêt de faire un rapport, alors ?

— Cette femme... Cette femme devait être interrogée avant d'être renvoyée chez elle avec ses collègues, pas mise en quarantaine !

— Elle peut nous être utile.

— En quoi ? Elle nous a dit tout ce qu'elle savait ! Elle, et ses deux collègues ! Nous n'avons plus besoin d'eux, cela ne sert à rien de les garder ici ! Vous aviez approuvé le plan !

— J'ai changé d'avis. Cette femme reste ici.

— Le général ne sera sans doute pas ravi...

— Le général ? Laissez-moi rire. Daniel se fiche bien de votre avis. Vous croyez sincèrement que de petites rivalités entre collègues l'intéressent ?

— Vous avez désobéi aux ordres.

— J'ai désobéi à vos ordres. C'est très différent.

Lewis ouvrit la bouche pour répliquer, avant de se raviser. Cela ne servirait à rien. Après tout, il devrait expliquer ses agissements à Dortner; devant elle, il ferait sans doute moins le malin.

— Que voulez-vous faire de cette femme ?

— Je ne sais pas encore. Je vais lui trouver une utilité, ne vous inquiétez pas, ajouta Ruan, un sourire aux lèvres.

Il avait gagné la partie. Lewis ne parlerait pas; ce n'était pas dans son intérêt.

— Vous me communiquerez le détail des interrogatoires. Surtout celui de... Cordey. Cet homme a l'air d'avoir compris un peu trop de choses.

Il tourna les talons et se dirigea vers la porte. Alors qu'il s'apprêtait à poser la main sur le détecteur, il suspendit son geste.

— Au fait, j'étais venu vous dire que les médecins ont terminé avec l'inconnue. Nous pouvons aller la voir. N'oubliez pas votre combinaison.

Le colonel Lewis jura entre ses dents, puis se décida à le suivre.

Lorsque la Machine permit enfin à Lúka de rejoindre Alia, il se rendit compte que réparer ses erreurs serait peut-être plus simple que ce qu'il avait imaginé. Certes, la jeune femme avait quitté la station et il n'eut pas le plaisir de récupérer une gamine traumatisée blottie dans un coin de la pièce, néanmoins une petite vérification sur les fréquences militaires lui apprit qu'elle avait été retrouvée. Vivante. Et elle était désormais à

l'endroit précis où il aurait dû l'amener : aux DMRS, les Départements militaires pour la recherche scientifique. Ruan Paso n'était peut-être pas aussi idiot qu'il l'avait cru au premier abord : de toute évidence, ne les voyant pas arriver au rendez-vous prévu, il avait compris que quelque chose s'était mal passé et avait déclenché l'activation du traceur qui se trouvait dans le bracelet de la jeune femme. Repérer la position du signal avait ensuite dû être un jeu d'enfant.

Il s'introduisit dans le système informatique militaire et put suivre toutes les étapes, de la détection du signal à la découverte de la femme. Un peu étonné, il remarqua qu'un temps anormalement long s'était écoulé entre le moment où Ruan Paso avait déclenché le traceur et celui où la femme avait été amenée aux DMRS. Il lut les rapports avec davantage d'attention : une tempête imprévue, puis un champ électrique d'origine inconnue leur avaient rendu la tâche difficile. Ils n'avaient pu parvenir sur les lieux qu'une bonne douzaine d'heures après avoir repéré le signal et avaient ensuite dû quadriller une surface non négligeable à la recherche de la femme, leurs appareils de détection incapables de les guider.

Par chance, tout cela s'était produit à une distance suffisante de la station pour qu'il n'ait pas à craindre de voir des équipes militaires fouiller le secteur. Si la position de celle-ci était découverte, il n'osait pas imaginer ce que son père lui ferait. Ou ferait à sa sœur. Mais tous ces obstacles ne pouvaient être une simple coïncidence. La météorologie n'était certes pas une science exacte, cependant une tempête de force dix était difficile à manquer. Et le champ électrique avait eu l'air d'être localisé très exactement là où la jeune femme avait été retrouvée. D'après les rapports militaires, il s'était dissipé peu de temps après qu'elle avait été emmenée en hélicoptère en direction des DMRS.

Il se demanda s'il devait se rendre sur les lieux : peut-être découvrirait-il quelque chose qui avait échappé aux militaires ? Ce n'était toutefois pas une très bonne idée ; la zone était sans doute surveillée, et même s'il avait le moyen de se montrer discret, il ne pouvait pas prendre le risque d'être repéré. Il décida de ne pas parler à son père des détails de la récupération de la jeune femme : quoi qu'il dise, l'homme trouverait le moyen de le lui reprocher. Tout ce qu'il avait besoin de savoir était que la mission avait été menée à bien. La manière dont les événements s'étaient déroulés importait peu.